

Dimanche

Danièle Pétrès

Ici les gens ne sont pas vraiment des gens, ce sont des résidents. Des gens dont l'occupation principale est de résider. Pas d'être des résidus, pas des patients, pas des gens qui « séjournent », comme on pourrait le dire de tous d'une manière ou d'une autre, non. Des gens qu'on n'appelle pas des vieux, des malades, des laissés-pour-compte, mais plutôt des gens du 3ème âge qui font pipi au lit ou caca par terre, qui ne se rappellent plus des mots, arrivent à peine à en prononcer, qui parfois ne savent pas où ils sont, bref, ce sont des « résidents ». Pas vraiment des clients, des vacanciers ou des estivants, encore moins des locataires ou des propriétaires, des gens qui sont là pour quelque temps. On ne parle jamais du temps durant lequel ils vont résider, on ne parle pas statistiques, on ne parle pas courbe de croissance. Mais on parle convention obsèques à l'entrée. Le sujet est abordé crûment, ainsi que ce qu'on fera du corps, si. Frigo ou pompes funèbres ? Si bien que l'endroit n'est pas de ceux où l'on a envie de résider.

Quoique confortable, on préfère penser qu'on y est hébergé temporairement, en attendant une maison de retraite, (pas une résidence), plus confortable avec plus d'activités. Cependant, même si l'endroit n'est pas de ceux où l'on a envie de rester on y reste du mieux qu'on peut, et même on essaie de s'y faire des amis.

Mais est-ce qu'un résident est encore capable d'avoir des amis si on ne lui parle plus que comme à un enfant de trois ans : « Il a bien mangé ? » « Il est content ? » Est-ce qu'un résident est encore une vraie personne si, quand on lui parle et qu'il ne répond pas, on en conclut qu'il ne comprend plus rien.

Les aides-soignantes n'ont pas le temps de se poser la question ; et la directrice est à mi-temps. Pour la comptable, du moment que l'argent rentre, tout va bien. Tout va toujours bien dans cette résidence.

À l'accueil on vous parle de « votre papa » avec un sourire mêlé de commisération, on vous parle de la galette des rois et des prochains anniversaires à fêter. On vous demande si on pourra prendre des photos de vous et de votre parent pour le journal de la résidence. Vous pensez que d'autres familles venues prendre des informations à l'accueil pourraient se faire de fausses idées sur ces célébrations. Vous répondez non, vous ne voulez pas faire de prosélytisme.

Leur sourire est comme un masque de carnaval, vous avez cru pouvoir le faire tomber en ne souriant jamais, mais ça ne marche pas, c'est fourni avec la chambre, le bâtiment, l'étage, le jambon-purée et la compote, le café froid dégueulasse.

Au bout de plusieurs mois, en tant que personne de confiance du résident, on se dit que ce serait peut-être pire sans le sourire, puis on repense à la série *Le Prisonnier*, on regardait ça en

famille, avec son père, sa mère et ça nous faisait bien marrer, ça ne serait jamais nous le N°7, jamais on ne pourrait nous enfermer, nous réduire à la chambre, la salle à manger et un périmètre de 30 mètres carrés de jardin. Nous, on serait au-dessus de ça.

Mais rien ne nous est épargné, puisqu'il faut en plus assister aux fausses réunions pour « évaluer » le résident. Ils demandent à la famille d'être d'accord avec un traitement sur lequel vous n'avez aucune indication et qui de toute façon ne sera pas changé si vous n'êtes pas d'accord. Alors si vous vous énervez, ils rajoutent des trucs sur le papier du compte rendu « faire la lecture au résident », « jouer au Lego avec le résident », même s'ils savent bien qu'ils n'ont pas le personnel nécessaire et que ça ne sera jamais appliqué.

Alors aujourd'hui, ça va faire un an et demi que mon père est là. Je pousse la porte du bâtiment de la maison de retraite même s'ils appellent ça résidence, je vais signer le registre contrairement à mon habitude parce qu'on ne sait pas ce qui pourrait vous être reproché un jour, si vous ne le signiez pas, tout est juridique ici, sauf les nuits, les vraies personnes qui s'occupent des personnes âgées qui ne peuvent plus rien faire toutes seules, je signe, je monte par l'escalier, l'ascenseur mettra des plombes, et après avoir jeté un œil au salon, je m'aperçois que mon père n'y est pas.

Souvent, c'est là qu'il préfère être. En face de la porte, même s'il ne peut plus la prendre, il peut en tout cas en rêver ; voir les allées et venues, qui sort qui rentre, qui vient. Et puis, c'est beau, c'est propre, et il n'est pas assommé par la télévision dont le son peine à couvrir les hurlements des résidents atteints de démence.

Moi aussi j'ai peur dans le salon télé, les hurlements sont si stridents qu'une fois j'en ai lâché mon téléphone portable par terre.

Si je le prends avec moi ce n'est pas seulement pour y lire mes derniers messages, mais pour montrer des photographies à mon père, parce que c'est le seul moyen que j'aie trouvé pour communiquer ce qui ressemble à un souvenir de notre filiation, où notre passé et le présent se rappellent à lui qui n'arrive plus à parler, sauf en faisant de grands gestes énervés ou désespérés quand je lui pose une question. Quelque chose du téléphone lui rappelle notre lien, il nous rappelle que même si nous sommes là tous les deux dans ce salon, entourés de gens qui crient et qui font caca sous eux, un jour nous avons été une famille. Un jour, mon père m'a tenu la main pour traverser la rue parce que je ne comprenais pas le principe du passage piéton, et des voitures qui roulent trop vite. Il a été celui qui m'a emmenée après m'être fait opérer des amygdales manger une glace framboise-cassis. Celui qui m'a offert ma première paire de skis, m'a pris en photo avec mon flocon, inscrit à un cours de patins à glace, puis quand il a vu que ce serait dur pour moi de devenir Surya Bonaly, celui qui est venu me chercher, tous les mercredis, à la sortie du cours de piano pour me raccompagner en voiture à la maison. On ne peut pas dire qu'on n'ait pas d'histoire. Il y a eu Villard de Lans, les pistes noires pour lui, les bleues pour moi, l'accident de ski, les portes de l'ambulance qui se referment, l'hélicoptère pour Paris. Il y a eu plus tard, les résultats du bac. Le soulagement que je sois reçue, la déception pour ma mention passable. La voiture pour les 18 ans, le livret PEP pour construire le futur. Il y a eu beaucoup d'autres choses, des brouilles, des silences, de l'incompréhension, des hôpitaux, des infarctus, des cancers, des

appels à une heure du mat parce qu'il était tombé, les pompiers au bas de chez lui, et puis il y a maintenant ça.

Le contact entre lui la maison de retraite et le monde extérieur. Maintenant il y a ce lien qui nous rappelle qu'un jour les rôles étaient inversés mais que la vie c'est comme ça. Que je suis là quand même, en dépit des silences, des mensonges ou des demi-vérités. Que j'ai renoncé à comprendre pour simplement pousser sa porte, lui dire « bonjour papa » en sachant que j'ai encore la chance de pouvoir prononcer à mon âge ce précieux mot « papa ». Parfois il ne voudra pas que je l'embrasse, ça lui sera égal, il ne sera pas réveillé, ne saura pas tout à fait si c'est moi ou ma sœur, sa mère ou la mienne, ou tout simplement si je suis bien sa fille, et puis parfois il me reconnaîtra parfaitement, tournera sa joue, et brusquement, tout son visage s'illuminera. C'est pour ça qu'aujourd'hui je suis là et que j'espère que ça durera longtemps comme ça.

L'auteure

Après des études d'histoire de l'art et de cinéma, Danièle Pétrès a réalisé des films institutionnels. Son premier recueil de nouvelles, *Le Bonheur à dose homéopathique*, est paru en 2002 aux Éditions Denoël, puis en 2005 son roman, *La Lecture*, et en 2008 un second recueil, *Tu vas me manquer*. Sa pièce *Deux partout*, lue par Michael Lonsdale et Michel Robin a été enregistrée au Théâtre de la Ville en 2003 par France Culture, une adaptation théâtrale de son roman a été réalisée à Saint-Etienne en 2009 par le GRAC. Après un Master en Sciences Politiques, elle est devenue responsable éditorial d'un cabinet de tendances et est actuellement rédactrice en chef de la revue littéraire en ligne L'Inventaire.